



CYNTHIA VOLANOSY PARFAIT

Université d'Antsiranana

 <https://orcid.org/0000-0002-3689-0880>

Manger l'autre (2018) : pour une *autre* poétique insulaire

Manger l'autre (2018): For Another Insular Poetics

ABSTRACT: Ananda Devi's *Manger l'autre* (or "Eating the other"), published in 2018, is a western novel in its description of places as well as in the sociological issues it covers, but it remains nevertheless a very insular novel, although not necessarily limited to Mauritius. This study aims indeed at uncovering a different type of insular poetics in Devi's writing, one that is constructed around a contextualised intertext made out of *À l'autre bout du monde* (1979), a Mauritian novel about exile which is being pursued, and of *Paul et Virginie* (1788), the founding novel of Mauritian literature. The theme of the obese character's isolation and her relation to the outside world is not just a playful echo, it translates the fundamental isolation of the islander.

KEY WORDS: Ananda Devi, *Manger l'autre*, western novel, insularity

Manger l'autre est, sans conteste, le principal texte « occidental » d'Ananda Devi. Le roman met en scène une fille obèse de naissance, abandonnée par la mère et adulée par le père qui la gave de nourriture, convaincu qu'elle mangerait pour deux puisqu'elle aurait dévoré sa sœur jumelle dans le ventre maternel. Victime d'acharnements au collège et sur la toile, la protagoniste décide de s'isoler chez elle. Mais la cruauté des internautes la rattrape de nouveau, la fait sombrer dans le mal-être fatal ; elle décide alors de s'autodévorer devant l'écran. À travers ce personnage obèse, l'auteure mauricienne traite un fléau actuel de la société occidentale de surconsommation, de surexhibition et s'affranchit en même temps de ses préoccupations identitaires originelles. Dans ce « roman de l'excès », il est toujours question d'un personnage marginal habituel, difforme, rejeté par la société car ne correspondant pas à la convenance sociale. Mais si le traitement des marginaux dans les textes antérieurs se réalise dans des cadres

mauriciens ou indiens, l'univers de *Manger l'autre* est dépourvu de tout élément *ethnotextuel*, d'ancrage spatial pouvant le relier à l'identité culturelle de l'auteure. L'intrigue se situe dans une ville non citée avec seule référence toponymique sûre, Londres, où la jeune femme et son père s'apprêtent à se rendre. Le roman se veut occidental aussi bien dans ses préoccupations sociologiques que dans ses descriptions des lieux, mais il ne reste pas moins insulaire, dans le sens îlien du terme et pas nécessairement mauricien. Cette étude s'intéresse, en effet, à une *autre* poétique insulaire anandadevienne construite autour des intertextes contextualisés sous forme de prolongement du roman de l'exil mauricien *À l'autre bout de moi* (1979) et de contre-discours du récit fondateur de la littérature de l'île, *Paul et Virginie* (1788). Et plus qu'un jeu d'échos, le motif de l'isolement de la protagoniste obèse ainsi que son rapport avec l'extérieur traduiraient l'isolement originel de l'insulaire.

La gémellité, l'altérité et l'inconvenance sociale

Le motif de gémellité dans la littérature mauricienne renvoie inmanquablement au roman de Marie-Thérèse Humbert. Derrière cette gémellité, l'auteure d'origine mauricienne vivant en France revient sur les questions de l'altérité et de l'identité qui conditionnent l'île natale. Les protagonistes jumelles Anne et Nadège incarnent la stratification de la société mauricienne coloniale au premier rang de laquelle se situe la race blanche. Anne, encline à l'éducation puritaine maternelle, réifie cette classe bourgeoise blanche à laquelle elle tente d'accéder, tandis que Nadège, plutôt attirée par la joie de vivre du père, jouit de la diversité raciale. La mère meurt ; le quotidien des deux sœurs est constamment confronté à la question raciale.

Manger l'autre donne à voir un être consumé par le poids malsain qui très tôt a fait fuir la génitrice le laissant à la merci d'un père « gaveur » qui l'affuble du mythe de la jumelle dévorée et le nourrit goulûment. Comme chez Humbert, la narration est orchestrée à la première personne qui s'oppose à la sœur jumelle : les sœurs antagonistes forment alors avec le père le trio transpercé par le drame de l'inconvenance sociale qui chez Devi n'est plus liée à la question de race mais au code de paraître et au culte de la minceur de notre ère. Par ailleurs, dans les deux romans, il est aussi surtout question de l'amour, interdit aux protagonistes respectifs de par leur apparence sociale, justement. Alors que dans le roman de Marie-Thérèse Humbert Nadège s'éprend d'un Indien, tombe enceinte et meurt, la jeune femme obèse vit une folle passion avec son charpentier-sauveur qui l'a délivrée quand elle s'est coincée à la porte en tentant de sortir de sa chambre :

Je ne sais toujours pas comment il ne voit pas en moi le symbole de tous les excès de cette société qu'il méprise. Pourquoi il m'exonère, moi. Mais je ne lui demande pas. Je suis bien trop heureuse de le savoir là, lorsqu'il s'endort enfin à mes côtés, oublieux de mes débordements.

Cet homme qui songe à mes côtés, c'est un rêve de seize ans qui enfin se réalise et m'effleure de ses ailes, de son souffle. Un rêve interdit qui prend vie alors que je voyais poindre l'inévitable. Moi l'immobile, entombée dans mon corps.

(Devi, 2018 : 173)

La fin de ce rêve serait donc inévitable ; la jeune femme est convaincue en raison de sa difformité de ne pas avoir droit au bonheur et va s'en priver inconsciemment. Un jour, des photos intimes prises lors de leur rencontre sont publiées en ligne, ce qui a fait déferler des commentaires inhumains ; elle accuse donc l'amant d'en être responsable. La fin du récit révèle que c'est la jeune femme elle-même qui les a postées. Se trouvant belle pour la première fois, elle aussi, veut s'exhiber au monde : « C'est vrai. J'ai voulu que d'autres admirent mes photos-œuvres d'art. J'ai cédé à la maladie de notre siècle : le besoin de s'exposer » (2018 : 210). L'innocence de l'amant ne conduit pas à un dénouement heureux puisque la protagoniste s'enlise dans sa descente aux enfers et prévoit déjà de se tuer.

L'inconvenance sociale n'exclut pas l'amour chez les deux écrivaines. Elle l'attise au contraire comme dans la plupart des grands récits. C'est cet amour interdit qui constitue le nœud de discorde entre les sœurs jumelles de Humbert. Avoir une jumelle enceinte d'un Indien compromettrait toute possibilité d'un mariage bourgeois pour Anne. La gémellité se conjugue dès lors avec l'altérité. La jumelle du protagoniste obèse, à l'instar de Nadège, est perçue comme l'Autre, un *alter ego* qui permet au sujet « je » de prendre conscience de son intériorité ; c'est alors en fonction de cet Autre, cette sœur jumelle, celle dévorée dans le ventre, que le sujet se définit. Cette Autre, le sujet la conçoit comme à son opposé ; elle incarnerait la normalité, « sa silhouette filiforme danse au-delà de ma préhension, flotte là où je m'enfoncé, pirouette là où je m'affaisse, s'élève là où je m'enlise. Car elle est, bien sûr, mince. Voire maigre. Anorexique, comme ce doit être mon double » (2018 : 84). Et elle se serait dissoute dans les interstices du corps obèse : « Et ma sœur, mon double, mon indéterminée, s'est résorbée dans mes tissus et mes organes et, avec elle, toute mon humanité » (2018 : 11). Les jumelles longtemps antagonistes, cependant, vont s'unir dans de circonstances douloureuses à la fin du récit. Chez Humbert, Nadège trouve la mort dans une douleur extrême à l'issue d'un avortement d'infortune. C'est alors qu'Anne, l'antagoniste, se confond à sa sœur en prenant la place de celle-ci auprès de l'Indien. C'est également cette communion gémellaire dans la souffrance, dans l'abîme qui clôt le roman d'Ananda Devi quand la jeune femme décide de s'automutiler en direct : cette automutilation la réconcilie avec la sœur antagoniste, la fait revenir vers elle pour ne plus constituer qu'un seul être :

ce goût enfin me revient
je lui ai laissé à elle toute l'humanité que j'ai perdue en dévorant, et la voici
qui revient se lover contre moi, intime et passionnelle, maintenant, enfin, je
suis complète et achevée, je suis pleine et rassasiée, enfin toi, ma sœur, mon
autre, ma complice, plus jamais seule, mon incomparable, et je n'aurai plus
jamais faim.

(2018 : 217)

L'altérité s'é mouss e manifestement dans l'adversité. Le drame racial du roman de l'exil mauricien trouve ainsi son prolongement dans ce roman de Devi écrit non plus dans le souvenir de l'île d'origine, mais plutôt dans sa hantise lancinante. À travers la protagoniste et son *alter ego*, Ananda Devi s'adonne à la reterritorialisation des héroïnes de Humbert, Anna et Nadège, en contexte de l'extrême contemporain caractérisé par la cruauté inhumaine sous laquelle se laisse deviner l'intolérance face à l'inconvenance sociale. À l'autre bout de moi participe de cette invocation insulaire du roman de Devi comme le suggèrent également ses résonnances subtiles avec le texte fondateur francophone de l'île : *Paul et Virginie*.

Vers la désécriture de *Paul et Virginie*

Le récit de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie* paru en 1788, est nourri des imaginaires exotiques de l'Occident sur les terres lointaines. Le récit, comme son essai *Voyage à l'isle de France*, a été publié à l'issue du séjour de l'auteur en tant que conseiller royal sur l'île de France. *Paul et Virginie* est devenu depuis le texte phare de la littérature de l'île. Les romans mauriciens contemporains réinvestissent par bien des égards les modes de narration ainsi que les principales thématiques dudit récit. Vijaven Valaydom conclut, en effet, à la présence d'un vrai héritage littéraire : « De Marcel Cabon à Marie-Thérèse Humbert, les romans mauriciens d'expression française se voient liés par des thèmes récurrents, qui sont, entre autres, l'amour, les contraintes sociales, la révolte et enfin, la mort... » (2002 : 315). L'étude de Valaydom réalisée à la fin des années 90 n'a porté que sur des textes publiés antérieurement. Il est évident que le récit de Bernardin de Saint-Pierre continue de résonner dans les romans les plus récents étant donné que cet héritage vient en partie du fait que le texte soit inscrit au programme scolaire mauricien (Lüsebrink, 1999 : 47). Cependant, au lieu de simples échos intertextuels, il s'agit pour le cas de *Manger l'autre* d'une forme de renversement du point de vue auquel prédispose le contrat de lecture – un auteur mauricien écrivant sur la société occidentale. C'est ainsi que les

intertextes du récit séculaire dans ce roman se fondent sur le point de vue voilé d'un insulaire sur l'Occident. L'auteure mauricienne se livre au travers de ce roman cru à une désécriture de *Paul et Virginie*. La désécriture engage une forme d'opposition au texte de départ ; elle dépasse donc le phénomène d'appropriation que suppose la réécriture et s'érige en termes de réfutation, de répudiation des idées défendues par soustraction ou par renversement. Dans *Manger l'autre*, il est aisé de lire en effet qu'Ananda Devi refuse l'idéologie incarnée par Bernardin de Saint-Pierre qui sublime la nature féminine. Le roman présente, par exemple, une mère défaillante à côté d'un père aimant contrairement à l'image du père déserteur de Paul. C'est donc la mère qui abandonne son enfant – deux fois de suite – et non le père, qui chez Ananda Devi devient « [l]'adorateur ; [le] bourreau » (2018 : 24). L'enfance pastorale heureuse de *Paul et Virginie* se transforme en une enfance grotesque de gloutonnerie, de prise de poids malsain qui condamne la protagoniste à une vie de paria :

Mon corps ne comprend que l'horizon. L'ascension verticale lui est quasi impossible. Mon ventre, mes fesses, mes hanches, tous s'évertuent à atteindre les bornes lointaines du monde. C'est là leur plus grande ambition. Pour moi, c'est une prouesse. Pour les autres, un échec d'une rare violence.

L'instant fatidique, le point de non-retour, arrive lorsqu'à treize ans, je monte sur le pèse-personne et vois avec effarement les chiffres s'envoler. Ils détalent, déboulent, s'envolent. 80, 85, 90, 95... lorsque je parviens à cent kilos, je deviens chose publique. Cent cinq. Cent dix. Cent quinze. Grandiose lynchage.
(2018 : 27)

L'adolescente obèse évolue ensuite dans un espace qui s'urbanise à l'extrême, peuplé des artifices pour répondre aux besoins superflus de surconsommation. Lors de ce voyage pour Londres, dans la voiture vers l'aéroport, l'adolescente découvre à quel point la ville s'est déshumanisée : « Où est passée la ville souriante de mon enfance ? » (2018 : 75) ; elle parvient au final à un triste constat : la dégradation de sa ville n'a d'égal que sa propre déchéance :

Préoccupée par ma seule personne, j'avais cessé de m'intéresser au monde. Voyant la laideur de ce gris, de ces murs, de ce luxe artificiel, je n'avais guère envie d'en faire partie. Rien ne m'attirait plus, sauf les grands ailleurs. J'étais le miroir de la ville. Je grossissais ; elle se dégradait. Nous étions dans un processus à la fois symétrique et semblable. Je ne pouvais m'empêcher de la voir à travers la loupe déformante de ma tristesse.

(2018 : 75)

L'héroïne de Devi est alors en communion malsaine avec la culture urbaine de la même manière que les personnages de Bernardin de Saint-Pierre entrent en communion heureuse avec la nature sauvage sur la colline. Devi a soustrait cette

vie champêtre idéale pour se concentrer sur la société matérialiste, consumériste de l'Europe, « ce pays barbare » où Virginie avait été envoyée pour hériter de la fortune familiale. Plus de deux siècles plus tard, cette Europe est encore plus barbare ; elle est hypocrite, perverse ; elle impose des codes de bienséance sur l'apparence fine tout en développant l'économie de surabondance, de « malbouffe » responsable des cas d'obésité morbide : « la civilisation qui m'a créée me perçoit comme un parasite dont elle doit se débarrasser, que la tentation de nourritures terrestres semble être, pour ceux dont le métabolisme diffère du mien, un examen de la volonté humaine, auquel j'ai pitoyablement échoué » (2018 : 82). La société est alors à l'origine de la prise de poids exponentielle de l'adolescente. Ce corps gargantuesque est décrit ensuite avec dégoût par des langages crus, des comparaisons déshumanisantes : « Éléphant se mettant maladroitement debout, je me redresse sur mes pattes troncs d'arbre. Je titube, mais parviens à garder mon équilibre, bras écartés. Poupon énorme qui fait ses premiers pas dans la jungle » (2018 : 124). Le caractère cru s'amplifie plus loin par des scènes d'obscénité excessive. La jeune femme découvre d'autres plaisirs terrestres auprès de son sauveur ; ses quotidiens sont rythmés désormais par les moments de plaisirs charnels détaillés :

L'aventure de pénétration. Pour parvenir à m'écartier suffisamment les cuisses, il doit placer une chaise de côté du lit et y poser chacune de mes jambes. Et il les pousse, jusqu'à m'ouvrir. Même là, le haut de mes cuisses se rejoint. Alors, il fouille et explore. Je le guide autant que je peux. Il est suant d'efforts.

(2018 : 167)

Ces descriptions sont très éloignées de l'écriture prude de Bernardin de Saint-Pierre qui préfère l'amour platonique au désir charnel, qui fait mourir sa chaste héroïne dans la noyade plutôt que de la laisser se déshabiller. Ananda Devi s'adonne à l'éloge de l'obscénité à la place de la vertu incarnée par Virginie dans sa bonté, dans la pudeur de son éducation chrétienne. Le contre-discours suggéré ici prend appui sur la culture de l'excès, de débauche d'aujourd'hui totalement à l'opposé de la société vertueuse que tente de prôner l'écrivain du siècle des Lumières. La désécriture de *Paul et Virginie* inscrit le roman de Devi dans l'héritage littéraire de l'île d'origine, le positionne au même rang. Car « Désécrire » un texte canonique, comme le souligne le critique postcolonial John Marx, revient à lui livrer une compétition d'égal à égal puisqu'il s'agirait d'« une compétition se déroulant au sein d'un même champ opératoire » (2006 : 173). L'insularité ainsi suggérée dépasse les frontières mauriciennes et invoque dès lors le motif insulaire originel.

Le motif de l'isolement

Je ne vais plus au collège.

Joie ! plus de moqueries, plus de rire, plus de haine [...]

Surtout, plus d'œil. Celui qui m'a poursuivie pour m'exposer dans les postures les plus bouffonnes, les plus hideuses, celui qui m'a dépecée et a livré mon corps en pâture. Le lynchage du siècle.

(Devi, 2018 : 98)

L'isolement vécu par la jeune femme obèse est une réaction contre les attaques du monde, de cette société qui ne tolère pas sa difformité. La protagoniste s'isole pour ne plus subir les déferlements de masse. L'isolement suppose un rempart qui empêche les intrusions de l'extérieur ; un rempart tel l'océan qui encercle l'île et qui la rend difficile d'accès. L'isolement de la jeune femme reproduit l'isolement originel de l'île – de la même racine latine « *insula* » – et transpose les mêmes mécanismes de l'insulaire dans son rapport avec le monde qui l'entoure. L'isolement a été causé par un naufrage ; tel Robinson qui échoue sur son île déserte, l'adolescente s'isole à cause des persécutions portées sur son physique par ses camarades de classe et surtout par « l'œil » des réseaux sociaux. Une fois isolé sur l'île déserte, la nature offre au naufragé les nourritures terrestres ; une fois isolée, c'est le père qui détient le rôle de la nature nourricière pour tenter de satisfaire l'appétit insatiable de la fille. Mais l'île n'est pas dénuée de danger ; la nature n'est pas toujours clémente ; les nourritures abondantes au quotidien ont accéléré la prise de poids de l'obèse. De plus, chez Devi, l'isolement ne garantit pas les non-intrusions extérieures. Cloîtrée chez elle, la jeune femme est de nouveau rattrapée par les commentaires acerbes des internautes qui n'ont point de frontières. Le personnage obèse dans son isolement reprend les schèmes de Robinson, le déstructure, car si le héros de Defoe échouant sur l'île tente d'y reproduire la vie sur le continent, le personnage obèse s'isole pour s'éloigner de cette vie sociale justement, mais continue malgré elle d'en être la victime.

L'isolement de la protagoniste inscrit le roman dans le sillage des robinsonnades contemporaines puisqu'il permet un travail sur soi et déclenche un vrai examen de la société encore très conformiste, de plus en plus consumériste et intrusive. *Manger l'autre* est un roman de l'urgence ; il insiste sur le chaos de l'extrême contemporain de la même manière que toutes les robinsonnades s'intéressent aux bouleversements sociétaux et politiques de leur temps. Comme l'atteste Jean-Paul Engélibert, « [l']île est propice aux fictions politiques – par sa nature même, si l'on peut dire : espace clos et supposé vierge, elle peut aisément figurer le lieu de l'origine ou se présenter comme le laboratoire où reconstituer les commencements de la société afin d'en dégager l'essence » (2011 :

183). Tout est sujet à procès chez Devi, la société, bien sûr, mais aussi la mère qui n'en pouvait plus, le père qui a précipité l'obésité fatale, la médecine qui n'a pas pu l'aider. *Manger l'autre* rend compte surtout de grandes crises que traverse notre contemporain telles que la faillite de la morale, l'intolérance, l'individualisme à l'extrême, la déshumanisation de l'espace vital. Le roman de Devi s'apparenterait à ce nouveau sous-genre des littératures de la Péninsule Ibérique, les « romans de la crise » caractérisés par Anne-Laure Bonvalot dans son étude :

Sur le plan formel, les romans de la crise ont ainsi partie liée avec une poétique de la perte – de l'effritement, de l'écroulement, de l'émiettement ou de la déliquescence –, au sein de laquelle sont abondamment convoqués les motifs de l'île, de l'isolat ou l'archipel, du naufrage et de l'appropriation post-accidentelle d'un nouvel espace.

(2016 : 6)

C'est ainsi que les romans de la crise se lisent comme des exemples de robinsonnade traitant conjointement les dimensions éthique, sociale et environnementale : « L'expérience de la solitude urbaine que fait bien souvent le personnel romanesque est tout à la fois le symptôme et le résultat d'un naufrage du collectif qui est d'ordre écologique, économique, social, civilisationnel et culturel » (2016 : 6). Il appert qu'à travers le personnage obèse, le roman d'Ananda Devi réinterroge le « naufrage du collectif » dû aussi bien à la déchéance morale que sociétale et autres. Cependant, contrairement à ces « romans de crise », l'expérience de l'isolement chez Ananda Devi n'aboutit pas à des pratiques alternatives pour faire face aux problèmes ; d'ailleurs, le personnage ne résout pas les problèmes :

Moi, je m'en fous. Mourir de gonflette alimentaire ou en me faisant sectionner les organes, le choix m'indiffère. Je crois que je préfère manger pour mourir. Être charcutée, soumise à un jeûne forcé, maigrir en me retrouvant revêtue d'une peau trop large qui pendouille autour de moi en longs pans rosâtres comme dans une peinture de Dalí, et finir aussi repoussante que lorsque j'étais grosse... je préfère une vie brève mais assouvie.

(2018 : 93)

L'isolement se traduit ici comme une forme de résignation plutôt qu'un lieu de réappropriation, de recommencement. L'auteure, comme à son habitude, propose un roman fataliste qui entend brandir les menaces de la société occidentale. Ananda Devi a poussé très loin sa dénonciation de la modernité. La noirceur narrative caractérielle reste intacte. L'exagération est, cependant, à son comble

et invoque une narration de l'Absurde¹ comme le suggère cette scène finale d'automutilation :

Je prends d'une main une masse qui pend du côté de mon abdomen. Avec le couteau à ananas de mon père, si bien aiguisé qu'il a pris une courbure de faucille, j'en découpe un morceau. Ça saigne un peu, mais vite le sang coagule. Je tiens entre les doigts quelque chose qui rassemble à une tranche de porc cru. Je suis habituée à manger de la viande saignante. J'ouvre la bouche et y enfourne ma propre chair.

(2018 : 213)

Plutôt que de laisser voir une certaine résolution à l'issue de la crise, de suggérer peut-être des modèles de pratiques ou de comportements à adopter, le roman s'enfonce dans le chaos et arbore même un retour à l'état du cannibalisme d'un certain Vendredi. Le texte cultive l'horreur du monde en laissant son héroïne devenue sauvage s'autodévorer en direct afin de se venger de « l'œil » virtuel par lequel passent les insanités de la société intrusive : « L'œil a tout vu de moi, tout pris de moi. Maintenant, je m'empare de lui et le plie à ma volonté. Aucune moquerie ne sera possible face à mon acte. J'interdis à ceux qui me regardent toute dérision en les plongeant d'office dans une horreur extasiée. L'adoration de l'impossible » (2018 : 215). Se mutiler en *live* serait donc la meilleure révolte-vengeresse contre ces internautes qui l'assaillent de commentaires assassins. Pour pointer du doigt le drame de l'obésité, résultat de la faillite de tout un système, *Manger l'autre* reprend le motif de l'isolement des robinsonnades contemporaines. Plus qu'un roman de crise, ce texte d'Ananda Devi traite de l'abîme même de la société occidentale face à la perte des valeurs essentielles que sont la bienveillance et l'empathie.

Somme toute, la part insulaire de ce texte extrêmement occidental d'Ananda Devi réside dans ses résonnances intermittentes avec des récits-cultes mauriciens. Si les résonnances avec le roman de l'aînée Marie-Thérèse Humbert le ramènent foncièrement sur l'île Maurice en transposant les affres de la convenance sociale, celles qu'il entretient avec le texte fondateur le placent à l'opposé en termes de désécriture par un renversement de point de vue. Cette poétique insulaire s'appuie manifestement sur l'héritage littéraire français de l'île et se trouve ensuite entérinée par le motif de l'isolement vu du regard intérieur de l'isolé pour suggérer une forme de robinsonnade en temps de crise, résolument contemporaine donc. L'identité littéraire de ce texte d'Ananda Devi est donc constituée

¹ Cette narration d'horreur est d'usage chez Sony Labou Tansi et essentiellement dans son roman *La Vie et demie*. La scène d'autodévoration de la protagoniste obèse n'est pas sans rappeler celle où le guide providentiel décide de faire cuire l'opposant Martiel et le donne ensuite en manger à toute la famille pour être sûr de le tuer.

de ces « ombres intérieures de *l'île natale* »² encore plus enfouies que celles des productions de la « migritude »³ (Chevrier, 2004 : 100) d'aspiration universelle des décennies précédentes. À croire que l'écrivaine, consacrée internationalement, est en droit de bousculer la société occidentale et de ne plus ressentir le besoin d'ancrage identitaire.

Bibliographie

Livres

- Bernardin de Saint-Pierre, (1984 [1788]). *Paul et Virginie*. Paris, Le Livre de Poche.
 Devi, A. (2018). *Manger l'autre*. Paris, Grasset.
 Humbert, M.-T. (1979). *À l'autre bout de moi*. Paris, Stock.

Articles d'ouvrages collectifs

- Marx, J. (2006). Littérature postcoloniale et canon littéraire occidental. In N. Lazarus (Dir.), *Penser le postcolonial. Une introduction critique* (p. 157–173). Paris, Éditions Amsterdam.
 Valaydon, V. (2002). La permanence de *Paul et Virginie* dans la littérature mauricienne d'expression française. In V. Y. Hookoomsing & K. R. Issur (Éd.), *L'océan Indien dans les littératures de langue française. Pays réels, pays rêvés, pays révélés* (p. 313–333). Paris/Réduit, Karthala/Presse de l'Université de Maurice.

Articles de journaux

- Bonvalot, A.-L. (2016). La robinsonnade dans les « romans de la crise » de la Péninsule Ibérique : scènes de l'inhabitable et faillite de l'« homme économique ». *Loxias*, 52, 1–14. Consulté le 11 juillet 2021, sur <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=8282>
 Chevrier, J. (2004). Afrique(s)-sur-Seine : Autour de la notion de « migritude ». *Notre librairie : Identités littéraires*, 155-156, 96–101.
 Damlé, A. (2019). Fasting, feasting: the resistant strategies of (not) eating in Ananda Devi's *Le Voile de Draupadi* and *Manger l'autre*. *International journal of Francophone studies*, 22(3-4), 179–211. Consulté le 12 juillet 2021, sur <https://dro.dur.ac.uk/29866/1/29866.pdf?DDD36+wkwf76+kswl88>
 Diop, P. S. (2004). Le pays d'origine comme espace de création littéraire. *Notre librairie : Identités littéraires*, 155-156, 54–61.
 Engélibert, J.-P. (2011). L'empreinte de l'homme. *Écologie & politique*, 37(3), 181–194. Consulté le 13 juillet 2021, https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=ECOPO_037_0181&download=1

² Papa Samba Diop atteste qu'en dépit de leur aspiration à l'universel, les romans des migrants se nourrissent « [des] ombres intérieures du pays natal » (2004 : 58). La littérature à laquelle se livre cette génération d'écrivains est celle qui s'ouvre au monde, mais en partant d'un point d'ancrage qui n'est autre que le pays d'origine.

³ Néologisme de Jacques Chevrier, la « migritude » renvoie au statut des écrivains issus de l'immigration africaine en France qui « tendent de devenir les nomades évoluant entre plusieurs pays, plusieurs langues et plusieurs cultures » (2004 : 100). L'identité littéraire d'immigré se conjugue alors avec la littérature mondiale.

Lüsebrink, H.-J. (1999). Nostalgies tropicales. Bernardin de Saint-Pierre et les littératures francophones de l'océan Indien. *Études littéraires*, 31(2), 41–52. <https://doi.org/10.7202/501233ar>

Notice bio-bibliographique

Cynthia Volanosy Parfait est maître de conférences habilitée à diriger des Recherches en Littérature francophone à l'Université d'Antsiranana-Madagascar. Elle est l'auteure de plusieurs études sur les littératures contemporaines de Madagascar et de Mayotte ainsi que sur les littératures de l'océan Indien en général dont le bref essai *Panorama des littératures francophones des îles de l'océan Indien* publié en 2020. Ses recherches actuelles portent sur les études écologiques. Elle a codirigé l'ouvrage collectif pluridisciplinaire *Dialogues autour des défis de l'environnement à Madagascar* paru en 2021.

parfaitcynthia@univ-antsiranana.edu.mg

parfaitcynthia@yahoo.fr